



HAL
open science

Du temps, des détours

Anouche Kunth

► **To cite this version:**

Anouche Kunth. Du temps, des détours. CNRS. Penser les génocides. Itinéraires de recherche, 2021. halshs-03513306

HAL Id: halshs-03513306

<https://shs.hal.science/halshs-03513306>

Submitted on 5 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Du temps, des détours, par Anouche Kunth

Paru dans

Penser les génocides. Itinéraires de recherche, Paris, CNRS éd., 2021, p. 107-113.

Je suis redevable à des manières de penser et d'écrire l'histoire, autrement dit à des configurations épistémiques, d'avoir donné un statut aux mondes épars dont la vie m'avait dotée et dont je n'ai longtemps su que faire. À l'âge, par exemple, où la discipline se rassemblait autour de grands projets totalisants, j'aurais certainement porté mon intérêt ailleurs, suivi une autre voie. Je ne sais laquelle, mais j'en devine l'esprit : sans doute aurait-elle présenté des connivences avec la démarche des Nouveaux Réalistes qui, sur les décombres de la Seconde Guerre mondiale, ont mobilisé dans leur art des objets usés, dérisoires, mis au rebut¹. Quand toutefois je commençais à m'y intéresser, l'histoire poursuivait l'ouverture entamée dans les années 1960-70 vers des sujets demeurés longtemps inaperçus. Ce mouvement n'allait pas, il est vrai, sans diviser la communauté des historiens sur la légitimité des directions prises, ni susciter d'inquiétude sur l'atomisation du savoir et des échelles d'analyse. Un déplacement des lignes avait eu lieu, cependant. Il allait s'approfondissant, mettant au jour des objets d'étude qui, dans leur instabilité ontologique, fourniraient à ma réflexion ses points d'appui.

Sur ma table de travail, l'objet « confins » a posé un premier jalon ; il est d'ailleurs demeuré l'un des plus constants. Confins d'empires, plus précisément, où j'ai rencontré en Sorbonne le monde arménien dans une situation d'entre-deux qui éveillait fortement ma curiosité. Le cadre académique de cette rencontre était celui d'une UV de licence en histoire byzantine — bien loin de l'ère contemporaine. J'engageais, par la suite, un travail de maîtrise sur l'Arménie byzantino-arabe². Ce fut pour observer la formation d'une marqueterie de royaumes arméniens indépendants, quoique demeurés sous l'influence directe, les uns, de Constantinople, les autres, de Bagdad. Leurs élites affirmaient un système de valeurs spécifiques, sans pour autant œuvrer à l'unification des maisons royales. Cette période, que

¹ À ce sujet, une lecture essentielle : Deborah Laks, *Des déchets pour mémoire. L'utilisation de matériaux de récupération par les nouveaux réalistes (1955-1975)*, Paris, Les Presses du Réel, 2017.

² Mené en 1996 à Paris-I-Panthéon Sorbonne, sous la direction de Michel Kaplan (avec le concours de Bernadette Martin-Hisard).

l'historiographie traditionnelle présente comme un « âge d'or », m'a donc paradoxalement appris à penser l'histoire arménienne par la frontière, le clivage, les dissensions internes ; avec la volonté de comprendre les processus d'autonomisation d'un espace pris entre les feux croisés de grandes puissances rivales.

Bien plus tard, l'objet « confins » s'est révélé gigogne. Appréhendé depuis l'époque contemporaine, il ouvrait en grand sur l'objet « violences de masse », qui lui-même contenait l'objet « exils ». Je m'en emparais pour de longues années. Ce fut la thèse³.

J'aimais d'emblée que cet objet-gigogne fasse déborder, à mesure que je le déboîtais, le découpage classique des « aires culturelles ». Tout, chez les Arméniens que j'étudiais, ramenait une fois de plus à une épistémè de l'entre-deux. Issus du Caucase russe, c'est-à-dire d'une région intégrée au cours du XIX^e siècle à l'empire des Romanov où elle constituait une marche méridionale tournée vers la Perse et l'empire ottoman — une marche caractérisée en outre par une extraordinaire diversité ethnique —, ils ne pouvaient s'accommoder d'une assignation univoque à un territoire ; ni même à une langue, à un combat, encore moins à une catégorie administrative. Leurs trajectoires d'exil étaient celles de réfugiés « russes », antibolcheviques, issus d'un empire tsariste en pleine décomposition.

S'intéresser à eux, c'était adopter un autre point de vue sur les violences qui se sont exercées contre les populations arméniennes durant la Première Guerre mondiale. Car en prenant le Caucase pour observatoire, la frontière revenait au cœur des destinées collectives. Le génocide des Arméniens ottomans, perpétré dans les provinces turques, perdait dans l'analyse sa centralité historique, tandis que la révolution bolchevique passait au premier plan, avec ses désordres et furies ; avec, également, les opportunités politiques qu'elle ouvrait aux peuples non russes de l'empire tsariste. À cette condition d'éloignement, je pus identifier ensuite la force de gravité qu'exerçait le génocide sur les mémoires arméniennes, puisque même en regardant ailleurs, il envahissait mon champ de vision.

Un aïeul, prénommé Télémaque, a fourni à mon travail sur l'exil arménien sa matrice non pas secrète, mais *sonore*. De sorte qu'il me faut évoquer ici l'objet « voix ».

En 2005, je réalisais un documentaire radiophonique⁴ sur la vie de mon arrière-grand-père Télémaque, parvenu à échapper à la mort en 1915, protégé par un chef kurde. En cabine de

³ Thèse de doctorat menée à l'EHESS sous la direction de Claire Mouradian, intitulée *Du Caucase à Paris : un autre exil arménien. Expériences migratoires et ancrages en diaspora (de 1920 à l'implosion de l'Union soviétique)*, soutenue en 2013.

montage, des voix familières se sont entrelacées à des voix inconnues, à des sons bruts, martelés ou ciselés, aux mots que je prenais la liberté de poser sur les épreuves arméniennes que Télémaque avait traversées dans le siècle, dans sa chair. Sur une photo prise à Alep au début des années 1920, il redresse la tête, coiffé d'un fez que je devine rouge, et qu'il lui faudrait bientôt laisser sur ce rivage-ci de la Méditerranée. Il réapparaît en costume trois pièces sur un boulevard parisien, avant de ployer pour de bon devant l'objectif qui se pose une dernière fois sur lui, en Arménie soviétique.

Télémaque existait intensément dans les récits que m'en donnait son fils — mon grand-père maternel. Le premier récit, plus long du moins, plus fouillé que les précédents, fut délivré un après-midi d'automne : à ma demande, nous nous étions donné rendez-vous autour d'un magnétophone. J'étais au lycée et ne savais rien de nos histoires arméniennes, ou si peu. Je savais en revanche qu'une voix aimée peut s'éteindre sans crier gare, et que son silence n'imprègne pas seulement le présent : il s'étend aussi aux choses du passé, en ce qu'il affecte de façon irrévocable la possibilité d'en avoir connaissance. Pour celui qui reste, il faut s'en aller poser ses questions ailleurs.

J'ignorais alors — je n'avais que seize ans — combien la discussion avec mon grand-père allait préfigurer l'avenir⁵. Je n'en avais d'ailleurs pas encore pris la mesure dix ans plus tard, quand je composais « Télémaque sans retour » pour la radio. J'avais toutefois tenu à ce que nos deux voix, embourbées dans le souffle de la vieille bande magnétique, donnent au récit radiophonique son armature principale. Au moins avais-je conscience que l'échange qui nous avait réunis ce jour-là, en ce lointain après-midi d'automne, représentait la strate archaïque de mon savoir.

Pour les besoins du documentaire, je me suis ensuite rendue chez un rescapé du génocide, âgé de cent ans quand il me reçut rue de Gergovie, à Paris, dans son petit appartement sur cour. Il avait été auditionné comme témoin lorsque le Tribunal Permanent des Peuples s'était saisi en 1984 du dossier arménien. Tandis qu'il me raconte la déportation qui devait le laisser orphelin, il me semble entendre le petit garçon éberlué qu'il était alors, en 1915 : « c'est ça, la mort ? », demande-t-il à sa mère face à un tas de cadavres. « C'est ça, la mort ? », reprend-il plus loin, face au corps sans vie de sa mère. Une mort qui tue ses victimes en masse, et une

⁴ Anouche Kunth (production), documentaire « Télémaque sans retour. Histoire d'un Arménien apatride », émission *L'Atelier de Création Radiophonique*, France Culture, avec Christine Diger (réalisation), 2005.

⁵ Pierre Bergounioux l'exprime ici avec netteté : « C'est tard qu'on tire parti des expériences liminaires. Elles dépassent tellement notre discernement, nos courtes personnes, qu'elles restent prises dans un repli de la mémoire jusqu'à ce qu'il s'avère, un jour, qu'elles expliquent presque tout ». P. Bergounioux, *François*, Paris, éditions Fario, 2019.

par une. Cette mort-là, ai-je pensé, fige le centenaire dans sa douleur d'enfant de cinq ans. Elle n'en finit pas de contaminer la vie de ceux qui lui ont survécu, comme elle a souillé jadis la terre et les cours d'eau. Cette mort-là met le temps à l'épreuve. Si la voix du centenaire avait eu une autre tessiture, je ne l'aurais sans doute pas aussi nettement compris. Ce premier savoir a donc pris pour moi l'aspect d'une vibration — presque un sanglot —, puis celui d'une onde radio.

J'ignore s'il y en eût de plus anciens, mais je conserve aujourd'hui quatre carnets d'adresses, noircis par mes grands-parents maternels pour tenir à jour leurs relations avec parents, amis, médecins et hôpitaux, administrations diverses, artisans, associations de bienfaisance et même épiceries arméniennes. On y trouve par exemple les coordonnées successives de l'OFPRA — l'Office français de protection des réfugiés et apatrides —, où ils faisaient renouveler leurs cartes de réfugiés « Nansen »⁶. Cette entrée s'est trouvée plus souvent à la lettre R de « Réfugiés » qu'à la lettre O de « Office », signe qu'en la matière, l'orientation dans le répertoire se faisait par le statut personnel, plutôt que par l'administration qui s'en portait garante. Titulaires d'une carte de réfugiés valable dans « tous pays sauf Turquie », mes grands-parents (Mr et Mme I.) retenaient ainsi dans leur portefeuille le souvenir de la politique de dénationalisation appliquée aux Arméniens au début des années 1920, lorsque le régime kémaliste décida d'exclure ces anciens sujets de l'empire ottoman de la nouvelle citoyenneté turque.

Mais le plus frappant, pour qui parcourt ces carnets, tient à la photographie qu'ils délivrent d'une famille en diaspora et de ses liens distendus à travers le monde. Au fil des intercalaires, progressant de A à Z, une géographie éclatée se dessine de Chypre à Los Angeles. Elle tend d'ailleurs à se simplifier sur la durée. Le temps passant, en effet, décès et réémigration contractent la carte des liens familiaux autour de trois pôles principaux : d'un côté, l'Arménie soviétique et son lot de proches parents domiciliés dans le quartier de Nor-Arabkir, à Erevan, quoiqu'issus de l'ancien empire ottoman ; de l'autre, les États-Unis d'Amérique ; entre les deux, l'Europe occidentale, la France.

Les carnets ont ainsi vu disparaître l'adresse — en réalité, une « postal box » — d'un cousin installé avec les siens à Khartoum au Soudan, répertorié ensuite en Pennsylvanie. Autre départ notable, celui de parents par alliance frappés dans les années 1980 par la répression criminelle

⁶ Mes grands-parents bénéficiaient de la protection asilaire au titre de la Convention de 1933 sur les réfugiés et apatrides : texte issu du premier âge de l'asile institutionnel, marqué par l'action du haut-commissaire de la Société des Nations pour les réfugiés, Fridtjof Nansen (1861-1930).

des opposants au régime islamique de Khomeiny ; ils quittent Téhéran pour la côte Est des États-Unis. J'identifie également des « blancs » sur cette carte virtuelle de notre dispersion familiale. Il manque ainsi toute référence à Alep, où des parents résidaient pourtant de longue date (avant le génocide) et avaient hébergé (après le génocide) Télémaque, sa femme et leur bébé (mon grand-père). Du côté de ma grand-mère, je ne trouve aucune trace d'une cousine installée en Argentine. Relative stabilité, en revanche, de la cousine domiciliée à Chypre, et par la force des choses — car aurait-elle voulu quitter son URSS natale qu'elle ne l'aurait pu — de la cousine germaine que ma grand-mère a rencontrée pour la première fois dans les années 1970, en Arménie soviétique. Un film tourné en Super 8 nous les montre place de la République à Erevan, bras dessus, bras dessous, soleil au front : mais le front déjà ridé. Elles font connaissance à 50 ans passés.

À présent que mes grands-parents ne sont plus là, que reste-t-il de ces liens ?

Sans personne pour les animer, ils ont perdu tout ancrage affectif. Ils n'en contribuent pas moins à délivrer du sens au sein d'un questionnement sur la dispersion arménienne. En feuilletant ces carnets d'adresses, en parcourant la correspondance qui en est le prolongement naturel, je reconnais l'objet aux multiples facettes qu'il m'importe de saisir dans mes recherches sur l'après-coup du génocide.

Ces liens distendus, maintenus par des rituels d'écriture dérisoires (cartes de vœux sommaires) ou exceptionnels (lettres échangées sous l'œil de la censure soviétique) (hachich du meilleur cru expédié de Khartoum pour faire honneur à mon grand-père qui n'en fumait guère, mais devait s'inquiéter des possibles effets d'un tel colis sur sa « réputation », toujours soumise à l'appréciation des autorités françaises) ; ces liens promis à se défaire, à se contracter en segments plus petits, quoique tous raccordés depuis Paris ou la Californie à un même territoire d'origine : ces liens, donc, m'apparaissent comme autant de sondes jetées à travers l'espace pour écrire une histoire politique de la séparation centrée sur l'entité familiale, sur la destruction et les survivances de ses équilibres anthropologiques.

Une K7, adressée naguère à ma grand-mère depuis l'Arménie soviétique, déroule une longue lettre chantée. Elle provient de sa tante maternelle, Marta — survivante du génocide et de ce fait, unique tante de ma grand-mère. Entre elles, le rideau de Fer. Jamais elles n'ont pu se rencontrer. Les boucles centrales de la K7 font tourner les paroles mélodisées de Marta, aux accents bouleversants. Le coût à payer pour se rester fidèle, pour se manifester de l'affection par-delà les frontières, les décennies et les deuils, me semble ici terriblement douloureux. Ces points de douleur retentissent en moi, et je ne puis que vouloir les abraser en les déplaçant vers un chantier de recherche où ils seront encryptés dans les codes du savoir.

Il m'a fallu du temps, et des détours pour identifier ce qui s'était inscrit en *blanc* dans mon existence⁷. Pour concevoir, ensuite, une inscription de ce blanc dans l'éthos d'une discipline académique comme l'histoire. De ce parcours en lignes brisées, guidé en creux par une absence, ponctué de balises sur la carte du monde et de récits à trous, la méthodologie que je poursuis aujourd'hui conserve la trace. Car il me semble pouvoir dire quelque chose du génocide en explorant sa part d'opacité et ses lignes de fuite, plutôt qu'en essayant de braquer sur lui une lumière crue. Mon travail sur les blessures, par exemple, regarde la violence de biais, sans pour autant baisser les yeux. Les morts différées, survenues dans les baraquements, les hospices ou asiles d'aliénés, indiquent avec discrétion que le processus de destruction ne s'arrête pas une fois que les armes se sont tues.

J'ai choisi ici de tourner les pages de vieux carnets d'adresses pour montrer leur capacité à dépayser toute sensation de familiarité avec les miens. Pour illustrer, en définitive, la force heuristique du banal, ou de ce qui en a les apparences. J'ai tourné ces pages comme je vais aux archives, remplie d'un intérêt profond pour les écritures simples, maladroitement, platement procédurières, qui laissent cependant affleurer le passé au détour d'un formulaire, dans le mouvement de la vie courante. Et presque à chaque fois, le constat se répète : à distance de la scène où le crime fut commis, un reste de violence continue d'agir, à bas bruit, sur l'ordinaire des réfugiés arméniens. Longtemps après.

Anouche Kunth

⁷ Je reprends à mon compte les analyses développées par la psychanalyste Karima Lazali, dans *Le trauma colonial. Une enquête sur les effets psychiques et politiques contemporains de l'oppression coloniale en Algérie*, Paris, La Découverte, 2018.